

Boris Christov

## Poèmes

traduits du bulgare et présentés par Kris Vassilev

Boris Christov, poète, journaliste et scénariste est né en 1945.

Il a publié deux recueils de poésie : *Trompette du soir* (1977) et *Croix de bois, croix de fer* (1982). En 1991 et 1992, il fait paraître deux livres composés de tercets illustrés de dessins : *Mots et Graphismes* et *Mots sur d'autres mots*.

Boris Christov écrit aussi des nouvelles dont *Le Chien aveugle*, *Vallée des chaussures*, *Taches mortelles*.

Il est l'auteur de scénarios de films, de documentaires et de dessins animés, parmi lesquels *La Mort du lapin*, *Labyrinthes*, *Le Bateau*, *Le Père de l'œuf*.

Boris Christov participe à un programme international d'écriture à l'Université de Iowa aux États-Unis. Il a donné des lectures à Toronto, Washington, New York, San Francisco, Hambourg, Munich, Athènes, Delhi, Varsovie.

En 2000, Christov a reçu le Grand Prix Littéraire de l'Université St Kliment Ohridski, à Sofia.

« Plutôt être un noyé en mer / qu'un croisé au sol, tombé de cheval » écrit Boris Christov dans son poème « Le Bateau ». Faut-il songer au « Bateau ivre » (avec son « noyé pensif »)? Rien pourtant, chez lui, de l'errance turbulente de Rimbaud. Christov « a cultivé son âme » dans la vie paisible d'un petit bourg de province. Et s'il en est venu, lui aussi, à renoncer à la poésie, ce ne fut que pour s'avancer dans d'autres zones de l'activité littéraire.

La poésie de Christov, qui a été entièrement écrite aux cours des années les plus austères du régime communiste bulgare, a été reçue comme un véritable « manifeste ». D'où la place inaugurale que la revue littéraire *Flamme* a réservée, dans son numéro 10 de 1981, à l'un des textes de Christov les plus socialement chargés. Provocation ? Acte de bravade ? Le fait est que cet événement a suscité de sérieuses inquiétudes chez les représentants du « réalisme socialiste ». C'est aussi que la poésie de Christov, par son ton mordant et son lyrisme neuf, conviait tout « homme ordinaire » à sortir de sa léthargie et à faire face au bilan de sa propre vie.

Cependant, alors même qu'il était devenu le porte-parole artistique de toute une génération, Christov n'a pas cherché, après la chute du Mur de Berlin, à s'emparer de la tribune politique que sa renommée de « poète-dissident » aurait pu lui rendre accessible. Il a alors préféré rester en retrait de la vie publique et préserver son intégrité intellectuelle.

Le premier recueil de Christov, *Trompette du soir*, publié en 1977 contient 25 poèmes. *Croix de bois, croix de fer* paraît cinq ans plus tard et comporte 19 textes, dont le dernier et le plus long (poème éponyme du recueil), constitue une sorte de document testamentaire : en mettant « en croix le poignard et la plume », le poète se retire de l'activité artistique. Voilà à quoi (en dehors de quelques poèmes parus séparément) se résume l'œuvre poétique de Christov.

À l'époque de leur publication, le lecteur bulgare est depuis longtemps habitué à être à l'affût d'un sens caché entre les lignes. On ne saurait donc s'étonner que le premier

recueil de Christov ait disparu des librairies quelques heures après sa mise en vente. Événement littéraire et, non moins, phénomène social, le livre sera tiré à la ronéo, voire religieusement recopié à la main.

\*

Des motifs bibliques investissent l'œuvre tout entière de Christov. Ils prennent souvent l'allure de couples antagonistes : Dieu et Satan, bien et mal, haut et bas, faute et rédemption, arrogance et humilité. Mais le plus caractéristique est qu'ils sont arrachés à leur contexte spirituel et transposés dans la platitude du temps quotidien. Avec eux, la vie et la mort – écrit le poète – « traversent le temps, enchevêtrées en une pelote. »

La mort, Christov l'a connue de bonne heure. Très jeune, il a perdu son père et ses deux sœurs. « J'ai grandi pour ainsi dire au cimetière », se souvient-il. C'est dans l'âpreté des chants des pleureuses que l'on pourrait retrouver les origines de son amour pour la poésie.

D'où, en effet, une poésie à l'état brut, non soumise à quelque ponçage par l'écriture, inventant en même temps mélodie et paroles, translatant instantanément la douleur en vers, la parole ordinaire en langage rythmé : « Le poète est une plaie ouverte ambulante, / la poésie est souffrance et cri au milieu de l'océan. »

\*

L'harmonie dissonante, les accents irréguliers propres aux improvisations des pleureuses, Christov les retrouvera plus tard dans les compositions syncopées du jazz. Et ce sera encore dans des jeux de rimes en porte-à-faux (des éléments paronomastiques déstabilisant les retours sonores des fins de vers) et dans des effets chromatiques que Christov sera proche du jazz. Autant de traits qui, il est vrai, ne peuvent être qu'indirectement traduits.

Inséparables encore des pulsations rythmiques, les métaphores : « naturelles », « organiques », « charnelles » de Christov : elles synchronisent la poésie avec les cadences de la vie de tous les jours. Elles se tendent aussi entre des pôles quasi incompatibles, mais c'est pour se faire en même temps conciliatrices, et pour rendre toujours à nouveau possible le passage de la souffrance vécue à un amour toujours renaissant de la vie.

\*

Dans les années 90, l'art poétique de Christov prend une autre forme : celle de tercets évoquant immanquablement les haïkus japonais. Mais alors leur brièveté elliptique sera contre-balançée par les dessins de deux illustrateurs.

Du projet de symbiose entre graphisme et poésie, on peut trouver une anticipation dans le titre du poème « Dessin » qu'on lira ici. Dans cette direction, les tentatives de Christov nous rappellent évidemment telle réflexion de Baudelaire : « les arts aspirent sinon à se suppléer l'un l'autre, du moins à se prêter réciproquement des forces nouvelles. »

C'est aussi entre les divers registres d'écriture que s'opèrent chez Christov des échanges ou des « emprunts » réciproques. Les critiques s'accordent pour dire que ses récits empruntent aux écrits poétiques non seulement des thèmes, mais quelque chose de leur poéticité même. Aussi, quelque éclectique que l'œuvre de Christov ait pu se faire du point de vue formel, elle n'en reste pas moins profondément homogène.

## À L'ÂGE DU CHRIST

Je ne connais personne d'autre qui soit fait  
aussi hâtivement – de tant de fils rapetassé.  
Enfant d'anges, allaité par un diable,  
je ne connais personne d'autre si embrouillé.

Comme un chat qui, ayant flairé le nid,  
s'aplatit sans bruit et se coule vers le haut,  
j'ai grimpé à l'arbre de la vie –  
j'ai vu qu'à la cime il n'y a rien, et je descends.

Et me voici maintenant – sauvage ébahi  
de la gloire de ses bibelots,  
je ne sais quelles chaussures il faut chausser  
ni, dans le brouillard, à quelle porte frapper.

Quelque part au fond de mes os se cache  
le désir de goûter aux plats du riche.  
Mais j'ai honte de l'homme qui écrase  
le piment cuit et s'apprête à déjeuner.

J'ai pelé de moi-même la femme  
comme une écorce – que par l'absence elle m'éclaire.  
Pour que je sois la couveuse attentive des enfants  
de mon frère – de ces deux coquelets.

La seule chose qui aujourd'hui me reste  
est de déshabiller l'âme malade de mots,  
ainsi que timidement déboutonne son pantalon  
le jeune homme qui est venu à la plage en costume.

Mais les vers sont les déchets de la vie –  
que vous diraient-ils de leurs lèvres édentées.  
Et mon Excellence est le domestique aux cheveux hirsutes qui  
balaie le plancher dans le temple de l'art.

## MOTIF BIBLIQUE

Je vis dans le coin de ce monde où  
l'homme a le front penché sur son assiette.  
Et mastique férocement... Et elle compte les heures,  
la pomme d'Adam de son cou.

Est-ce là ce que j'imaginai, quand petit,  
agitant un brin d'oignon dans la poussière,  
je faisais rouler le soleil comme un œuf... et j'allais  
dormir auprès de lui dans le trou de la nuit.

Et était-ce moi qu'avait choisi le dieu impitoyable  
pour voir un jour comment le voleur du quartier  
embrassait la femme du professeur... et en sueur  
leurs corps fumaient dans la brume chaude de l'été.

Mais quand j'ai rampé hors des herbes folles de l'enfance  
et que mon nez a heurté la botte de Goliath,  
j'ai compris que la bêtise avec sa louche qui pend  
me poursuivra toute la vie et me desséchera.

Et j'ai décidé d'aller chez les poètes alors  
et là d'éteindre ma tête en feu...  
Mais les brebis noires vivent à l'écart du troupeau –  
Elles ne veulent pas que les traie le fermier.

Je les ai vus gravir l'arête de la montagne  
et ramasser des cailloux pour la fronde de David.  
Or David même s'étendait comme un dieu dans la rivière  
afin que personne ne voie sa queue de diable.

## ESPRIT

Pendant que j'attends que se rassasie le corps  
penché au-dessus du plat de viande et du verre,  
agitant au-dessus du monde d'invisibles sabots,  
voici que vole mon esprit comme quelque loup céleste.

Là où de la sorte tu t'élèves dans l'infini  
pilote orgueilleux, et dans les ténèbres hurles –  
que pourrais-tu autre part trouver  
si tu ne le perçois pas près de toi ?

Mais ayant déjà solidement pris pied dans le ciel,  
dans l'herbe profonde des prairies étoilées,  
il atteint les enclos où  
paissait paisiblement le troupeau divin...

La porte, tombée depuis des milliers d'années,  
était couchée sous un cerisier céleste.  
Et mon esprit s'est baissé pour passer  
la barrière – d'une démarche de carnivore.

Attends, loup ailé, ne pénètre pas  
dans le piège du savoir – il t'attrapera.  
Et derrière ses murs tu te rongeras toi-même –  
de toi il ne restera pas la moindre trace.

Mais qui entendrait dans cet abîme sourd  
entre la bouche et l'oreille de l'homme.  
Ayant tordu le cou de l'agneau divin,  
il s'est mis à descendre le sentier lunaire.

Le mouton le vit dans le noir et commença à sangloter,  
après lui pitoyablement le troupeau s'est mis à bêler.  
Puis tout l'univers s'est mis à pleurer  
et des étoiles de sang ont dégoutté de lui...

Alors qu'en bas sur la terre frottait son groin  
mon corps engraisé et gorgé d'alcool.  
Et sur la table, au lieu d'une toison d'or  
s'étaient des os et des côtes... et des tendons.

## DESSIN

Dans les yeux de la fenêtre une veuve passa,  
échappée de son foyer comme d'un vers ancien.

Tremblant était l'air et ses épaules tremblaient  
sous le soleil ardent, sous son rude habit.

Ayant perdu son guide, une jeune biche  
de ses cheveux et de sa tristesse emplissait la place.

Et si jolie était sa douce démarche  
que les vieux profondément leurs couteaux enfoncèrent.  
Mais toujours sous le soleil assoupi dans une sieste étrange,  
elle atteignit à peine l'angle... Plus loin c'était l'ombre.

## LETTRE FERMÉE

Talons meurtris je cours les chemins aujourd'hui  
et je porte dans une valise une corde de cravates du dimanche,  
des flacons de toux, un couteau de hasard et  
des factures ensommeillées de vieux hôtels ;

des chaussures refroidies et des billets de loterie,  
des affiches et sourires – les rapiécages de cruels jours ouvrables,  
des journaux bavards, une bouteille de vin vidée  
et quelque part au milieu les pas d'une horloge ;

un plan râpé de maison, une photo d'une fille,  
un manteau à revers retournés – dans la poche une enveloppe oubliée.  
Et une minuscule tache, laissée par quelque larme  
sur cette lettre que depuis des années je n'ouvre pas.

Il y a longtemps je partis, pour rattraper le facteur –  
lui demander qui du bout du monde m'appelle,  
comprendre pourquoi, lorsque je saisis le bonheur, il s'effrite...  
Alors seulement je m'arrêterai et ouvrirai l'enveloppe.

Mais maintenant marchons, mon espoir, et traversons  
le pont - derrière la charrette de la vieille lune bicorne.  
Gagnons le bout de la terre et sautons du tremplin.  
Et s'il le faut, frappons aux portes de dieu.

## SAMEDI

Derechef vole l'infatigable samedi  
une crécelle à la main – il renverserait les murs.  
Et la Grande Balançoire de l'air  
dévide le rire sonore des femmes.

Derechef s'imbibe de vin l'après-midi.  
Même les vieillards avancent dans le profond  
et de leurs bateaux éteints  
remuent les rames, regardent à la jumelle.

Est-ce toi seul, poète, qui dans le feuillage vert  
du vers comme un hanneton fouilles  
et te tortures, et pleures sur des mots,  
et à peine le mur atteint, – tu reviens encore...

Laisse le papillon, qu'il joue –  
l'épingle il la trouvera tout seul...  
Et partons – dehors le tramway  
remonte son vieil orgue de Barbarie.

Jetons-nous dans la nuit, dans ce moulin,  
celui que tournent les étoiles, – qu'il nous broie, –  
puisque nous savons combien peu nous vivons  
et combien longtemps nous serons morts.

## PLAINTE POUR LE POÈTE

Même est le destin des souliers élimés,  
même le soleil, qui nous sèche la tête.  
Mais pourquoi aujourd'hui encore la place luit-elle jaune  
des œufs pourris avec quoi vous chassez le poète.  
De grand matin il sort – sur vos peines s'instruire,  
un mouchoir sur sa tête malade il rentre à la fin.  
Une pèlerine de poussière jetée sur l'épaule  
(seul est aussi déchiré le manteau du chou),  
il ne veut pas se tenir plus haut que l'herbe,  
pour que les fourmis lui trouvent le pain dans la main.

Comme vous savez que son chapeau est troué,  
dès qu'il se met à chanter, vous jetez des pièces, pour l'humilier.  
Alors que vos oreilles, rongées par les mots,  
n'entendent pas ce qu'il dit, mais ce qu'enfle le vent.

Vous l'accablez d'injures par la fenêtre, quand il marche la nuit...  
Mais il fut seul à voir comment un homme s'envola du pont.  
L'eau taillait déjà un costume, pour vêtir le noyé,  
tandis que vous vous noyiez entre deux oreillers.  
Vous êtes sortis dehors quand le travail fut fini,  
pour emplir la nuit de chuchotements et gémissements.  
Sous peu il émergera et vous tendra la main.  
Mais veillez à ne pas tomber – ne vous penchez pas aux garde-fous.